

Interlude : « Tu ne dis Jamais Rien »

Scène filmée entre Anne et son père dans une gare de RER puis dans sa chambre d'enfant

9 février

Emmitouflée dans son écharpe et son manteau Anne longe un quai de RER. Son casque sur les oreilles, elle inspire profondément l'air du soir. Un mince sourire se dessine sur son visage. Sortie de la gare, elle s'apprête à poursuivre son chemin. Au lointain, perdu parmi les mots et les accords de Ferré une voix d'homme appelle : « Anne ! ». Elle se retourne cherchant la voix des yeux. Son mince sourire s'élargit. Sur le trottoir d'en face, un homme entre 55 et 60 ans, lui fait signe.

Anne (faisant glisser son casque autour de son cou) :

Papa !

Elle court vers lui. Ils s'étreignent et s'embrassent deux fois sur chaque joue. Puis, avec un regard espiègle, l'homme lui tend les clefs de la voiture. Anne s'en saisit et s'installe à la place du conducteur tandis que son père fait le tour du véhicule pour prendre la place du passager.



Plus tard dans la soirée.

La nuit est totalement tombée sur la banlieue parisienne. Anne, en pyjama est assise par terre au pied de son lit, elle feuillette un livre d'enfant. On entend la voix de Nina Simon. De l'autre côté de la porte, son père frappe trois coups.

Papa :

Anne ?... (Pas de réponse) On va diner.

Pas de réponse. Il actionne la poignée et entre dans la chambre. Anne ne bouge pas. Il balaye la pièce du regard : les recueils de contes ouverts dispersés sur le plancher et le lit, les boîtes de CD en équilibre précaire dans la bibliothèque, les peluches en batailles... Reconnaisant l'un des livres étalés sur la couette, il le ramasse avec un sourire nostalgique et le pose sur le bureau où se trouve la jaquette du CD.

Papa (sur le ton de la plaisanterie, la boîte à la main) :

Je vois que tu n'as pas perdu tes bonnes habitudes. A peine rentrée, tu me piques mes CD.

Anne :

Tu rigoles ! C'est toi qui me l'as donné, celui-là.

Papa (avec une mauvaise foi évidente) :

Ah bon ? Je ne me rappelle pas de ça. *(Il s'assoit sur le lit pour lire par-dessus son épaule et lui passe la main dans les cheveux. Il attrape quelques mèches et commence à les tresser comme par réflexe.)* Ils sont beaux. Ils ont encore poussé, non ?

Anne :

Un peu, j'ai dû couper les pointes.

Papa :

Et au quotidien, ça va, vous vous en sortez ? L'argent, ça va ? Vous ne manquez de rien ?

Anne (haussant les épaules) :

On fait avec, parfois on fait sans. En automne, on dort dans le même lit, ça économise le chauffage.

Papa :

Non, ce n'est pas cela. Une facture on peut te l'avancer. Est-ce que tu dors assez ? Est-ce que tu manges assez ?

Anne (levant les yeux au ciel) :

Papa !

Papa :

Si j'en juge par ton teint de panda, je dirais que non. On les connaît, « les artistes », toujours prompts à brûler la chandelle par les deux bouts. Tu as mauvaise mine, mon ange. Etre indépendant ce n'est pas seulement gagner sa vie et payer des factures. Il faut prendre soin de toi. C'est très bien d'« assumer ses responsabilités », mais ça ne veut pas dire mettre sa santé en gage...

Anne (elle se lève, pour éteindre sa chaîne hi-fi) :

Ça va, Papa ! Je suis une grande fille ! *(elle ouvre la fenêtre et allume une cigarette)*

Papa (sourire nostalgique) :

Je sais. Oui. Et c'est arrivé tellement vite. *(Il lui fait signe de lui donner la cigarette, elle hésite mais s'exécute. Il prend une bouffée et se met à tousser. Portant une main à son estomac.)* Oh, c'est immonde, comment j'ai fait pour fumer ça ?

Anne :

Ça te manque ?

Papa (*faisant non de la tête, regard espiègle*) :

C'est ta faute, ça m'a tenté. (*Anne lève les yeux au ciel.*) Non... Mais ça appartient à une époque... (*se plongeant dans la contemplation de la cigarette*) Un soir, tu étais en maternelle, je t'ai demandé ce que tu avais fait à l'école. Tu m'as regardé droit dans les yeux et le plus sérieusement du monde tu m'as dit : « aujourd'hui, je me suis mariée avec Benjamin ». Et tu étais toute fière de me raconter votre cérémonie, la procession sur le toboggan... C'est vertigineux comme cela va vite. A te regarder, là, je sens bien, au fond de moi, que le temps m'a volé quelque chose. (*Un temps, il lui rend la cigarette.*) Il y a des soirs, où, il fait vide dans cette maison, depuis que tu es partie. (*Un temps*)

Anne (*regardant la fumée bleue dessiner un voile à la lune.*) :

Ça faisait longtemps que je n'avais pas regardé les étoiles.

Papa :

Et moi qui prenais les artistes pour des oiseaux de nuit.

Anne (*sourire*) :

Quelle nuit ? Regarde-la abandonner ses territoires. (*Elle prend une bouffée de cigarette*) Je n'aime pas que les jours rallongent. Traîtreusement, ils rognent les coins d'ombre. La nuit est complice des masques : vas deviner combien de larmes coulent dans le noir. Où les cachera-t-on quand elle aura signé sa reddition ? Fichu mouchard de Soleil.

Papa :

Tu caches tes larmes dans le noir ?

Anne (*écrasant sa cigarette dans le cendrier à ses pieds*) :

Plutôt mes pensées. (*Elle ferme la fenêtre. Attentif, son père ne la quitte pas des yeux. Les mains dans les poches, elle regarde la lune.*) Papa. J'ai souhaité la mort de Mélodie. (*Le regard au sol, son père joint les mains. Il fallait bien que le sujet tombe.*) Je ne m'attends pas à ce que tu comprennes, « pour me comprendre il faudrait connaître mes nuits, il faudrait l'aimer plus que moi » ... Dis-moi, où est la frontière entre le « serment d'Hippocrate » et la torture, parce que, ces temps-ci, je la distingue assez mal. (*Aux étoiles*) A quoi ça rime ? Soignez-la, où, achevez-la, mais que ça s'arrête !... Que ça s'arrête. (*Le père et la fille se dévisagent. Il lui prend le poignet et l'attire à lui. Elle s'assoit à son côté, la tête contre sa cage thoracique. Le père passe son bras autour de ses épaules, il lui caresse le bras, embrasse ses cheveux.*)

Anne :

« On achève bien les chevaux », non ? Pourquoi est-on plus humain avec les animaux qu'avec nos semblables ?

Papa :

Parce que c'est plus facile. Ça demande un courage terrible de laisser partir quelqu'un qu'on aime, même si elle souffre, et, plus on l'aime, plus c'est dur d'abandonner tout espoir.

Anne :

Si j'étais à la place de Mélodie, est-ce que tu me tuerais ? (*un temps, l'étreinte du père se resserre*) Si on savait pertinemment que je n'ai plus aucune chance et que tout ne fera qu'empirer, est-ce que tu m'achèverais avant que je me torde dans tous les sens, avant que les infirmières ne soient obligées de changer mes couches à ta place.

Papa (*passant son autre main sur la tête d'Anne, lui caressant les cheveux.*) :

(Un temps ils se serrent l'un contre l'autre.) Oui... Oui, c'est... Très probablement. Ce serait la chose la plus dure que j'aurais eu à faire dans ma vie, mais... oui. Je... je pense que je t'achèverais... *(Ils restent un temps blottis l'un contre l'autre, il lui embrasse de nouveau le sommet de la tête. A Anne tout bas.)* Je t'aime très fort... *(Un temps, puis l'étreinte se desserre)* Je suis content que tu te sois installée avec Benjamin, il n'est pas bien doué mais, il t'aime beaucoup. Je sais qu'avec lui tu es entre de bonnes mains. Mais prends garde à la personne que tu choisiras pour partager ta vie, que ce soit Benjamin ou quelqu'un d'autre. Veille bien à ce qu'elle prenne toujours soin de toi. C'est très important. *(Il l'embrasse sur la tempe et se lève)*

Anne :

Papa. Tu me raconteras une histoire avant de me coucher ?

Papa (*avec un sourire tendre*) :

« Grande fille », mais toujours, ma toute petite à moi.

(Elle se lève et tous deux sortent de la chambre.)